ROME
ET
LES JUIFS

LETTRE AUX ISRAÉLITES DISPERSÉS
SUR LA CONDUITE DE LEURS CORELIGIONNAIRES À ROME
DURANT LA CAPTIVITÉ DE PIE IX AU VATICAN

PAR

LES ABBÉS LÉMANN

PARIS
1873

ROME
ET
LES JUIFS

Lettre aux Israélites dispersés sur la conduite de leurs coreligionnaires à Rome durant la captivité de Pie IX au Vatican

PAR

LES ABBÉS LÉMANN

(1873)

Introduction

Il n'est plus possible de le cacher ni de le nier : vos coreligionnaires, Messieurs, ont fait du mal à Rome. Depuis longtemps, toute la presse honnête et catholique se plaignait d'eux. Nous, vos frères par le sang, nous avions peine à croire que tout ce qu'on leur reprochait fût vrai. Quand le mal est dans sa famille, n'est-il point pardonnable d'être longtemps incrédule ?

Mais enfin, dans l'intérêt de la vérité, et aussi dans votre intérêt, nous avons entrepris le voyage de Rome, comme déjà nous l'avions entrepris, il y a trois ans, pour porter votre nom avec honneur devant le Concile du Vatican.

Nous avons écouté et vu sur place, recueilli tous les témoignages, interrogé les commerçants, les journalistes, les hommes d'État, les hommes de Dieu ; nous avons entendu les plaintes, les griefs, les murmures ; nous revenons de Rome, et voici la vérité.

Afin d'être clairs et de ne rien présenter que de très précis, nous distribuerons ainsi tout ce que nous avons à dire :

I. Les iniquités qu'on reproche à vos coreligionnaires.
II. Le contraste de ces iniquités avec les bienfaits de Pie IX.
III. Les conséquences pour vos coreligionnaires et pour vous de l état de choses qu'ils ont contribué à établir.

I.

Les iniquités qu'on reproche aux Israélites à Rome.

Il faut reconnaître que l'initiative du mal ne leur appartient pas, mais à des israélites étrangers. Ceux de Rome n'étaient ni assez audacieux, ni assez influents, ni assez pervertis pour mener la campagne qui s'est menée ; l'impulsion est venue du dehors.

Trois juifs de la Haute-Italie, satellites tenaces de l'invasion piémontaise, l'ont successivement accompagnée et encouragée de Turin à Florence, puis de Florence à Rome, où ils ont actuellement entre leurs mains la direction de toute la presse officielle. Ce sont MM. :

Dina, rédacteur de l'*Opinione* ;

Arbib, rédacteur de la *Libertà* ;

Lévi, rédacteur de la *Nuova Roma*.

L'*Opinione*, la *Libertà*, la *Nuova Roma* sont les trois journaux ministériels et leurs trois directeurs, vos coreligionnaires.

Eh bien, ils n'ont pas cessé un seul jour, depuis qu'ils sont les maîtres à Rome, de déverser la calomnie, l'injure et la boue sur la religion catholique, son culte, ses communautés, ses prêtres, sur tout ce qu'il y a de plus respectable, et jusque sur l'auguste personne du Pape. Sa Sainteté elle-même nous a dit : « Ils

dirigent contre moi toute la presse révolutionnaire. » Ils n'ont fait grâce à rien. Nous avons voulu lire quelques-uns de leurs articles, et le rouge nous est monté au front. On n'écrit pas comme ces messieurs écrivent !

C'est donc du dehors qu'est venu le mot d'ordre de soulèvement parmi les israélites de Rome.

Mais le branle une fois donné, les mauvaises passions séculaires qui dorment au Ghetto se sont réveillées. On a dit qu'il y avait cette différence entre le juif talmudiste des siècles passés et le juif moderne : que le premier haïssait le chrétien, et que le second, s'il respecte le chrétien ou la *personne*, continue à haïr le christianisme ou l'*institution*. Nous croyons qu'on a dit vrai, et c'est peut-être la seule manière charitable d'expliquer les scènes déplorables où ont figuré vos coreligionnaires ; voici ces scènes :

1. Le 20 septembre 1870, les zouaves défenseurs de Rome ayant reçu l'ordre de Pie IX de ne plus continuer leur héroïque défense, avaient quitté les remparts pour se réunir, tristes, isolés, un à un, sur la place du Vatican, en passant par le pont Saint-Ange. Leurs amis s'empressaient de leur apporter des vêtements civils. Or, à la tête du pont et dans tout son parcours, il y avait des troupes de juifs qui, au milieu des clameurs et des insultes des révolutionnaires contre les zouaves, leur arrachaient à eux-mêmes, ou aux personnes qui les suivaient, les paquets de voyage, les vêtements, tout ce qu'ils pouvaient saisir, et comme s'il s'agissait non de rapine, mais de politique, le jetaient par-dessus le pont dans le Tibre. Mais au bas il y avait leurs mariniers, qui, avec leurs barques, recueillaient tout ce qui était jeté.

Quel mal leur avaient fait ces braves et infortunés jeunes hommes ? Et quel spectacle que celui de cette rapine !

2. Durant les jours de chaos et de ténèbres qui précédèrent l'installation du gouvernement usurpateur, on nous a dit qu'on vit comme une bande… – notre cœur saigne à achever l'expression… – une bande de chacals qui passait d'une caserne à l'autre pour les piller, et c'étaient vos coreligionnaires. Ils enlevèrent tout : armes, uniformes, jusqu'à la literie et l'ameublement.

De quel droit apparaissaient-ils dans ces maisons désolées ?

3. L'an dernier, il y a eu à la porte du Gesù des scènes d'abomination et de férocité. On hurlait contre les chrétiens qui, paisibles et inoffensifs, s'étaient rassemblés pour prier ensemble. À leur sortie, on les frappa. Eh bien ! derrière ces gens qui hurlaient et qui frappaient, on reconnaissait les juifs du Ghetto. On les

reconnaissait ; nous avons causé nous-mêmes avec des personnes qui les connaissent par leurs noms et qui les ont aperçus du haut des fenêtres qui dominent la place du Gesù. Elles les ont vu lancer des balles de plomb « grosses comme des noix », de façon à provoquer l'effusion du sang et attiser la haine.

Quel malheur avaient fait ces chrétiens qui priaient et qu'ils ne connaissaient même pas, puisque plusieurs étaient des étrangers !

4. Lorsque nous avons demandé des renseignements sur les scènes ignobles qui se sont passées au Corso, devant le Quirinal et ailleurs, où les choses saintes ont été tournées en ridicule, les prêtres insultés, les madones souillées, les saintes images lacérées, on nous a toujours répondu : *les buzzurri et les juifs*.

Était-ce la place de ceux qui ont reçu de Moïse le dépôt de la première Révélation, et par conséquent du respect de la Religion ?

Voilà ces scènes, et bien d'autres.

Est-ce à dire, Messieurs, que toute la communauté juive de Rome y ait pris part, et que tous vos coreligionnaires soient coupables ?

Nous aimons trop la vérité et trop notre peuple, pour ne pas dégager certaines personnalités.

Le nom de M. Alatri a été prononcé devant nous avec un respect unanime. Membre de la municipalité romaine, il s'est opposé plusieurs fois, lui israélite, à des mesures violentes que des catholiques indignes voulaient prendre contre l'Église leur mère. Un exemple : Le jour où l'on proposa de retrancher du budget une somme destinée à l'érection d'un grand crucifix en bronze dans un cimetière, lui seul plaida pour cette dépense, et ce fut un jeune patricien romain élevé dans la religion catholique qui plaida contre l'érection du crucifix avec toute la rage d'un libre-penseur. Ce jour-là, on écrivit ceci : « La vertu et l'honnêteté se sont réfugiées au Ghetto. » Ah ! Messieurs, combien les israélites de Rome se fussent honorés, et combien ils se fussent attiré la bienveillance du monde catholique, si tous avaient agi comme cet homme de bien et écouté ses conseils !

Mais il est temps encore, comme nous le dirons plus loin.

Voilà les exceptions glorieuses qu'il importait de mettre en relief.

Mais à part M. Alatri et quelques autres noms honorables, nous avons trouvé toute la communauté juive de Rome sous le poids de la réprobation publique. Nous croyons, nous, que c'est une minorité turbulente, révolutionnaire, qui fait loi au Ghetto. Mais pourquoi la majorité honnête n'a-t-elle pas

II.

Contraste de la conduite des Juifs de Rome avec les bienfaits de Pie IX à leur égard.

Nous avons mis sous vos yeux, Messieurs, avec sincérité, impartialité et douleur, les actes de la communauté juive de Rome durant ces trois dernières années.

Mais il reste un dernier trait que nous tenions en réserve, suprême iniquité qui a été le principe de toutes les autres ; le voici :

Lorsque, le 20 septembre 1870, le gouvernement subalpin forçait à coups de canon les portes de Rome, la brèche n'était pas encore achevée qu'une troupe d'Hébreux y avait déjà passé pour aller féliciter le général Cadorna, et le Ghetto tout entier se pavoisait des couleurs piémontaises.

Messieurs, retenez bien ce fait.

Or, maintenant que nous avons exposé toute la conduite de vos coreligionnaires, nous prendrons la liberté de vous poser cette question :

Pie IX méritait-il que les Israélites lui causassent cette double peine : d'abord de passer au camp de ses ennemis, puis de ravager Rome durant sa captivité au Vatican ?

Si vous nous permettez de vous suggérer une réponse, nous répondrons, nous, avec notre connaissance de l'histoire juive et avec notre gratitude :

Non, Pie IX ne le méritait pas, ni comme souverain, ni comme bienfaiteur.

Il ne le méritait pas comme souverain, car il avait reçu le serment de fidélité des Israélites de Rome. Ce serment, vos coreligionnaires l'avaient prêté, le rouleau de la Loi de Moïse entre les mains.

Il ne le méritait pas non plus comme bienfaiteur.

Écoutez :

Les Papes ont toujours consenti avec bienveillance au séjour des Hébreux dans leur ville. Ce peuple errant était libre de n'y pas venir. Mais il y est toujours venu, nommant Rome, dans sa reconnaissance, le *paradis des Juifs*. Les Papes ont donc constamment protégé les Israélites. S'il en est un toutefois qui se soit montré plus spécialement leur protecteur, qui ait veillé avec une sollicitude plus complète sur leur situation temporelle, nous le proclamons, la main sur l'histoire et sur notre cœur, c'est Pie IX. Ce grand Pape, Messieurs, a déjà vingt-neuf ans de pontificat. Il est équitable, il est juste que nous récapitulions ensemble quels sont les bienfaits temporels que lui doit notre nation. Vous jugerez alors vous-mêmes si ses sujets israélites ont eu raison d'agir comme ils ont agi, et s'ils font digne figure dans la péroraison de ce magnifique pontificat.

Nous devons à Pie IX, – ce sont vos propres journaux qui rendent témoignage, – les bienfaits suivants :

1. Les Israélites étaient relégués dans un quartier à part, le Ghetto. Des murailles les emprisonnaient. Tous les soirs on fermait sur eux les huit portes de l'enceinte. – Pie IX a fait renverser les portes et les murailles.

2. Les Israélites prêtant leur serment de fidélité, à l'exaltation de chaque Souverain-Pontife, étaient soumis à un usage pénible. Lorsque le Pape nouvellement élu revenait de Saint-Jean-de-Latran, les représentants de la communauté juive devaient l'attendre sous l'arc de Titus, cet arc mémorial de la destruction de Jérusalem, et là ils imploraient tolérance pour continuer de séjourner à Rome. – Pie IX a fait cesser cet usage.

3. Les Israélites, considérés comme étrangers, n'avaient jamais eu part aux droits, privilèges et franchises dont jouissent à Rome les pères de douze enfants. – Pie IX a ordonné que désormais ils participeraient à tous ces droits et privilèges.

4. Les Israélites pauvres du Ghetto avaient toujours été exclus des secours officiels. – Pie IX a réglé que la caisse de bienfaisance du Gouvernement leur remettrait annuellement 300 écus.

5. Les Israélites étaient tous tenus de payer chaque année, durant le carnaval, une très forte imposition à la municipalité romaine, et de se soumettre à une humiliante cérémonie. — Pie IX a supprimé et la cérémonie et l'imposition.

6. *Pie IX, pour nous, c'est un ange !…* Témoignage qui nous a été rendu à nous-mêmes en 1869 par un israélite du Ghetto. Cette parole résume tout.

La longueur de cette lettre ne nous permet pas, Messieurs, de faire ressortir comme nous le voudrions chacun des bienfaits que nous avons énumérés. Il en est un toutefois à l'endroit duquel il importe d'établir un contraste, c'est celui qui est en tête de la liste : le renversement des murailles et des portes du Ghetto.

Quelle scène ! Vous la rappelez-vous, Messieurs ? Un témoin oculaire a eu soin d'en conserver dans un de vos journaux les précieux détails.

> C'était la veille de la fête de Pâques, dans la nuit même du samedi saint, 17 avril 1848.
>
> L'office du soir était terminé, et le secret de l'événement approchant avait été si bien gardé, que tous les fidèles des cinq synagogues du Ghetto étaient déjà retournés dans leurs foyers domestiques pour se livrer au sommeil, lorsque retentit le premier coup de marteau. Nous qui avions été prévenus par nos amis romains du décret pontifical, nous en attendions l'exécution avec une vive impatience.
>
> Un beau clair de lune éclaira les ouvriers dans leur œuvre de bienfaisante destruction. Tous les Israélites du Ghetto étaient debout, comme dans la rédemption d'une autre Égypte. La joie était profondément sentie, elle se lisait en traits ineffaçables dans tous les regards.
>
> D'un bout de la péninsule jusqu'à l'autre, ce cri se propagea parmi les Israélites : *À Pie IX, sauveur et régénérateur !*

Eh bien, Messieurs, voici maintenant le contraire.

De ces portes du Ghetto qui croulaient en 1848 à l'ordre de Pie IX pour faire de vos coreligionnaires des hommes libres et contents, rapprochez par la pensée la porte Pia croulant en 1870 sous le canon des Piémontais, et vos coreligionnaires traversant les décombres pour aller tendre la main à l'ennemi de leur bienfaiteur ; rapprochez, Messieurs, comparez ces deux brèches, et dites par où a passé l'honneur avec la générosité, et par où l'ingratitude avec le déshonneur !

⁂ Il est temps que nous entendions ce que les Israélites de Rome allèguent pour se justifier.

« Nous avons accueilli avec transport, disent-ils, le roi d'Italie ; il était de notre intérêt de le faire. Sous son gouvernement, nous avons obtenu ce que nous n'avions jamais pu obtenir d'aucun Pape : les *droits civils*, et en particulier le droit d'être *propriétaires à Rome*. »

Telle est la raison qu'ont donnée les Israélites de Rome pour justifier leur alliance avec la révolution italienne. Les Israélites du monde entier ont applaudi à cette raison, et tous les journaux révolutionnaires l'ont répété bruyamment.

Vous croyez vous être justifiés, Messieurs ; ah ! détrompez-vous.

Nous qui vous connaissons et qui connaissons vos véritables intérêts, nous vous dirons sans feinte deux choses : 1. que vous ne vous êtes pas justifiés ; 2. que vous vous êtes engagés dans un conflit très grave avec les catholiques.

Vous ne vous êtes pas justifiés, Messieurs, parce qu'il n'est jamais permis de trahir son serment de fidélité et de manquer à la reconnaissance sous prétexte de se faire une meilleure place au soleil de ce monde.

Vous ne vous êtes pas justifiés, tout au contraire. Car vous avez rendu légitime une fois de plus le reproche qu'on ne cesse d'adresser à notre nation : celui de poursuivre avant tout ses intérêts matériels, d'être perfide et de se ranger du côté du plus offrant. Vous aviez une occasion unique pour grandir tout-à-coup, pour faire taire toutes ces accusations, vous l'avez manquée ! Le reproche recommence, et le voici : Hier avec Pie IX, aujourd'hui avec le roi d'Italie ; avec qui serez-vous demain ?

Donc, nulle justification ; mais, de plus, germe d'un conflit très grave avec les catholiques.

Vous voilà propriétaires à Rome, Messieurs ! Vous qui êtes de si habiles calculateurs, avez-vous bien calculé toutes les suites de ce fait inouï ? inouï, osons-nous dire, dans les fastes de l'histoire chrétienne. Laissez-nous rapporter ici une conversation que nous avions en 1870, quelques mois avant l'occupation piémontaise, avec plusieurs Israélites du Ghetto.

Nous étions venus à Rome pour introduire devant le Concile la question des intérêts spirituels du peuple juif. La communauté juive en fut bien vite informée. Quelques-uns de ses membres vinrent nous trouver, et avec cet instinct qui caractérise les fils de Jacob, ils essayèrent de suite de mettre à profit notre venue , non point pour leurs intérêts spirituels, mais pour leurs intérêts temporels. Ils nous dirent donc :

« Pie IX a déjà fait beaucoup pour les Israélites, mais il reste beaucoup à faire. Puisque vous voulez bien vous occuper de nous auprès du *Concile*, demandez en notre faveur les droits civils, le droit d'être propriétaires à Rome. »

Nous répondîmes : « C'est difficile, pour ne pas dire impossible. »

Ils insistèrent en invoquant les principes du droit nouveau, la liberté de conscience, l'égalité, le droit commun.

Nous répondîmes : « Invoquez tout ce que vous voudrez. Nous ne conseillerons jamais de vous accorder à Rome le droit de devenir propriétaires. Nous connaissons les aptitudes de notre nation, ses bonnes comme ses mauvaises qualités ; si ce droit de propriété vous était accordé, eh bien, nous en faisons le pari, dans trente ans, dans cinquante ans au plus, Rome n'appartiendrait plus aux catholiques, Rome serait entre vos mains. »

Ils insistèrent encore en disant : « Pourquoi nous, Israélites, serions-nous exceptés de la règle commune ? L'exception est injuste. »

Nous répondîmes : « Non, Messieurs, en ce qui concerne Rome, vous, Israélites, vous n'avez pas le droit de dire que l'exception soit injuste. Rappelez-vous ce que vous faisiez vous-mêmes lorsque vous étiez propriétaires de Jérusalem et de la Terre-Sainte. Vous ne reconnaissiez à personne, à aucune nation, à aucune religion, le droit d'acquérir la moindre parcelle du territoire sacré. Jamais la loi de Moïse n'eût autorisé un enfant d'Israël à vendre son champ à un étranger. Ne vous étonnez donc pas que les catholiques, devenus à leur tour le peuple de Dieu, sauvegardent leur Terre-Sainte, qui est Rome, comme vous sauvegardiez la vôtre. Ils continuent à Rome la règle que vous aviez établie à Jérusalem. Vous pouvez être propriétaires partout ailleurs, et la catholicité est assez vaste ! partout, excepté à Rome. »

Ils n'insistèrent plus.

Depuis lors l'invasion s'est accomplie, et, profitant de ses ténèbres, les Israélites de Rome n'ont rien eu de plus pressé que de se faire reconnaître le droit précieux de propriété.

Ils l'ont.

C'est là ce que nous appelons, Messieurs, le germe d'un conflit redoutable avec les catholiques. Ce n'est pas précisément le roi Victor-Emmanuel qui nous semble le suprême péril de Rome, ni même les hommes de la Révolution ; ils passeront. Le suprême péril de Rome, c'est vous, Messieurs, qui *ne passez pas*. Armés du droit de propriété, avec votre habileté, votre ténacité et votre puissance, le siècle ne sera pas à sa fin que vous serez les maîtres de Rome. Là est le péril, nous le signalons à tous les catholiques. En parlant ainsi, nous savons que nous parlons contre notre sang… Notre plume tremble. Mais si la Synagogue nous a donné la naissance, l'Église nous a donné la vérité et la grâce. Et pour défendre l'Église et la vérité, il n'y a plus de voix dans le sang, comme il n'y aurait plus bientôt, s'il le fallait, du sang dans nos veines.

Ô ! Israélites de Rome, pourquoi ne vous êtes-vous pas confiés à Pie IX ! Il avait commencé votre émancipation. Vous l'appeliez un ange ! Un jour qu'une députation des vôtres s'était présentée devant lui au palais du Quirinal, après l'avoir accueillie avec affabilité et entendue avec une attention encourageante, il promit d'améliorer la position de ses *fidèles sujets israélites*, en ajoutant : « mais il faut aller lentement, lentement. » Il prévoyait en effet, ce grand Pontife, qu'après dix-neuf siècles de séparation on ne jette pas brusquement dans la société des hommes de votre trempe et de votre énergie ; qu'il faut ménager la transition, et qu'on ne réconcilie pas en un jour des populations hostiles comme l'ont été si longtemps les catholiques et les Israélites. Rappelez-vous, Messieurs, qu'à l'époque où Pie IX fit abattre les murailles et les portes du Ghetto, il y eut une émeute. Les Romains indignés voulaient mettre le feu aux maisons des Israélites ; mais Pie IX tint bon ; des patrouilles de cavalerie continrent la population, les murailles tombèrent, et le jour de Pâques vous fûtes libres.

Pie IX a donc fait pour vous tout ce qu'il pouvait faire. Il vous a délivrés, il vous a honorés, il vous a traités comme les autres enfants de la famille. Mais ce qu'il ne pouvait pas faire, c'était de vous livrer Rome, et le Pape vous l'eût livrée, s'il vous avait permis d'acquérir la propriété. C'est pourquoi, plaçant devant vous le grain de poussière romaine, la motte de terre, il vous a dit : Vous n'irez pas plus loin.

Cette motte de terre, à la faveur de la Révolution, Messieurs, vous l'avez saisie dans vos mains, vous la pesez maintenant, vous l'acquérez, vous la vendez. Mais dans vos mains, elle n'est pas à sa place. Et de même que l'ancienne arche d'alliance, placée dans le temple des Philistins, fut pour eux une source de désastres, cette terre toute trempée du sang des martyrs deviendra pour vous un mécompte et une affliction.

III.

Conséquences pour les Israélites de I'état de choses qu'ils ont contribué à établir.

Notre nation aime les choses positives. Peut-être, Messieurs, abonderez-vous dans le sens de notre lettre, nonobstant les sévérités qu'elle contient, si nous avons le bonheur de vous persuader que les événements peuvent nous donner et nous donnent déjà raison.

De l'état de choses que vos coreligionnaires ont contribué à établir à Rome, des conséquences sont sorties et d'autres sortiront. Voici les unes et les autres :

I.

Conséquences actuelles.

L'injustice ne profite jamais. En oubliant leur bienfaiteur pour passer du côté de l'usurpateur, les Israélites de Rome s'étaient promis un sort incomparable. Les cailles du désert allaient de nouveau pleuvoir sur Israël avec le vent chaud de la Révolution ! « Un vent soufflant du côté de la mer emportait les cailles et les faisait tomber dans le camp d'Israël. »

Leurs espérances se sont-elles réalisées ?

Permettez-nous, Messieurs, de placer sous vos yeux une sorte d'actif et de passif. L'*actif* sous le gouvernement des papes, le *passif* sous le gouvernement piémontais.

Actif sous le gouvernement des Papes	**Passif** sous le gouvernement piémontais
1. Les habitations du Ghetto louées aux Israélites avaient des loyers fixes. Afin d'empêcher les puissants d'opprimer et de pressurer les pauvres Juifs, les Papes avaient ordonné que les prix de location ne dépasseraient jamais certaines limites. Ce privilège des Israélites était appelé le droit de *Gaza-ga*.	1. Les Israélites, accourus sous le nouveau régime, sont écrasés d'impôts, comme tout le monde, pour leurs locations. Ils ont fait des observations pour obtenir de conserver, sous le droit commun , leur antique privilège de *Gaza-ga*. Leurs plaintes n'ont pas été admises, et leurs loyers les plus minces ont subi des augmentations énormes.
2. Les Israélites étaient exempts du service militaire. La loi de Moïse est absolument impraticable pour un Israélite dans une garnison. C'est le motif qu'ils ont toujours fait valoir durant le Moyen-Âge. Les Papes et les rois chrétiens l'avaient scrupuleusement respecté.	2. Aujourd'hui, le roi d'Italie les enrôle comme tout le monde.S'ils veulent observer leur religion, ils sont contraints de se racheter, et, par conséquent, fortes sommes à débourser !
3. Leur habileté jointe à une véritable honnêteté les avait fait choisir à Rome comme les intermédiaires indispensables de toutes les transactions commerciales. Ils étaient les fournisseurs de presque toutes les communautés religieuses. Les princes de l'Église eux-même les employaient volontiers.	3. Depuis qu'ils ont passé a la Révolution, ils ont ruiné leur crédit ; on s'est retiré d'eux. De plus, ils reconnaissent eux-mêmes avec tristesse que la suppression des couvents et communautés est une grave atteinte à leur commerce. Le contre-coup de toutes les mesures prises contre l'Église se fait sentir au Ghetto.
4. Les Romains et les Israélites vivaient depuis de longs siècles en fort bonne intelligence. Les conflits étaient rares. Les Papes prenaient toujours parti pour les faibles.	4. Il y a dans les poitrines romaines un amoncellement de mépris et de sourdes vengeances qui nous fait craindre pour l'avenir.Nous avons entendu des gens du peuple

qui parlaient de mettre un jour le feu , au Ghetto. Si le Pape n'est plus là, qui protégera les pauvres Juifs ?

Actif sincère.

Passif malheureusement indiscutable.

Il faut reconnaître néanmoins, Messieurs, que sous le nouveau régime, tout n'a pas été épines pour vos coreligionnaires. Ils ont acquis certains avantages ; mais, voyons, pesez-les :

1. Ils ont le droit de propriété, – germe d'un conflit redoutable pour l'avenir.

2/ Ils peuvent maintenant, en *droit*, habiter hors du Ghetto. – Ils le pouvaient en *fait*, depuis que Pie IX en avait renversé les portes et les murailles.

3. Ils ont ouvert au Corso et ailleurs des magasins. – Les chrétiens s'en détournent.

4. Ils fréquentent les écoles municipales du Collège-Romain. – Et c'est un scandale. Dans ces murs célèbres du Collège-Romain, qui ont abrité durant trois siècles la jeunesse catholique du monde entier, on entend maintenant les cris de 400 enfants, dont la moitié au moins appartient à la synagogue, et le reste à la libre-pensée.

En vérité, Messieurs, lorsque d'une part on met en regard l'*actif* et le *passif*, et que d'autre part on pèse les quelques nouveaux avantages, on trouve que la défection n'a pas profité à vos coreligionnaires, et que, pour s'être exposés au reproche d'ingratitude et de fausseté, au mépris public, aux périls de l'avenir, ils ont réalisé un profit qui ne compte pas.

Ils en conviennent eux-mêmes. Les Israélites réfléchis de Rome sont tristes et alarmés. Ils sentent qu'on s'est fourvoyé. Aussi deux partis existent au Ghetto. Le parti des *déceptionnés*, c'est le mot qu'on a employé devant nous ; il se compose des conservateurs, des Israélites honnêtes qui regrettent l'ancien état de choses et font les catholiques confidents de leurs regrets. Puis le parti des *avancés* : c'est-à-dire les ambitieux qui ont pour auxiliaires des gens perdus, la lie du Ghetto. Ceux-là, nous disait-on, ne trouvent pas l'eau suffisamment troublée ; ils attendent qu'elle le soit davantage pour mieux pêcher en eau trouble.

Voilà, Messieurs, les conséquences actuelles de la défection du 20 septembre 1870. N'avions-nous pas raison de dire que déjà la punition commence ?

Et maintenant les conséquences probables.

II.

Conséquences probables.

Il est hors de doute qu'il se prépare un éclatant triomphe du catholicisme.

On a pu peut-être vous annoncer le contraire dans le camp de ses ennemis, et entraîner par-là vos coreligionnaires de Rome à l'assaut de l'Église. Comment l'expérience de dix-neuf siècles ne les a-t-elle pas arrêtés ?

Il y a deux impuissances, dont vous, peuple juif, êtes à jamais le témoin : relever le Temple et renverser l'Église.

Dieu a renversé le Temple, vous n'avez jamais pu le relever ; il a bâti son Église, on n'a jamais pu la renverser. Nul ne peut abattre ce que Dieu élève, nul ne peut relever ce que Dieu abat.

Le triomphe des catholiques n'est donc pas douteux.

Eh bien, dites, Messieurs, lorsque les catholiques triompheront, ne seront-ils pas en droit de prendre à Rome contre vos coreligionnaires des mesures défensives, et d'en prendre aussi en Autriche ? Car, remarquez-le, Messieurs, et ne vous faites pas illusion, dans ces deux pays de l'Europe, l'*élément juif* s'est fondu avec l'*élément révolutionnaire*, pour n'être plus qu'un avec lui. Telle personne juive y est honorable, on n'en disconvient pas ; telle famille y est honorable ; mais l'élément juif, avec ses idées anti-chrétienne, sa presse anti-chrétienne, son or anti-chrétien y est révolutionnaire et détestable. C'est le danger que signalait, il y a vingt ans, le prince de Metternich, dans une conversation avec un Français. Il importe qu'elle soit rappelée.

— Le prince : L'Allemagne recèle des éléments révolutionnaires qui n'ont pas encore servi et qui sont redoutables, l'élément juif, par exemple. Il est, je crois, inoffensif chez vous ?

— Le Français : Politiquement, il est inconnu. Les juifs, sauf le commerce, n'ont point de rôle particulier en France. Ceux qui s'élèvent sont des incidents. Rien n'est plus inoffensif chez nous qu'un grand rabbin.

— Le prince : En Allemagne, c'est tout différent. Les juifs occupent presque le premier rôle et sont des révolutionnaires de première force. Ils fournissent des écrivains, des philosophes, des savants, des poètes, des orateurs d'éclat. Ils sont riches, ils portent encore sur la tête et dans le cœur tout le poids de leur ancienne ignominie. *Ils auront leur jour redoutable pour l'Allemagne, probablement suivi d'un lendemain redoutable pour eux.*

Eh bien ! Messieurs, ce jour redoutable des juifs pour l'Autriche et surtout pour Rome est arrivé ; nous y sommes ; c'est l'heure des ravages de vos coreligionnaires. Mais voici venir *le lendemain*, cette fois *redoutable pour eux*. Quand le monde, fatigué de la Révolution, voudra en finir avec elle, n'est-il pas à craindre qu'on ait avec vos coreligionnaires de solennelles explications ?

Telles sont les conséquences que nous entrevoyons dans l'avenir. Avions-nous tort, Messieurs, d'être alarmés pour votre peuple, et de prendre la plume pour vous avertir ?

Quels conseils peut-on vous donner ?

Deux se présentent : l'un fourni par un rabbin d'Italie, M. le grand-rabbin de Modène, et le nôtre, si vous le permettez.

M. le grand-rabbin de Modène partage nos alarmes. Il vient d'écrire en ces termes au rédacteur de l'*Univers israélite*, à Paris, le 1er juillet 1873 :

« Les esprits sérieux s'occupent de cette prospérité toujours croissante du peuple juif comme d'un péril public. Ils se demandent quel sera le sort de l'Europe, d'ici à cinquante ans, si on laisse les Israélites pénétrer partout et dominer tout. Vous savez, monsieur le rédacteur, que tous nos malheurs ont commencé par ces craintes.

« En présence d'une perspective si dangereuse, je voudrais que la presse israélite cessât d'enregistrer nos succès… Il faudrait plutôt insinuer que NOUS MARCHONS VERS NOTRE RUINE. »

Est-il possible, Messieurs, que de vénérables rabbins vous conduisent de la sorte ? Si vous y prenez garde, c'est un rôle de dissimulation qu'on vous propose. Est-ce digne ? Et puis, on vous conseille de faire les morts. Est-ce praticable ? Comme si aujourd'hui vous pouviez faire les morts !

Voici donc notre conseil, nous ne craignons pas d'ajouter : puisé dans la prière.

Nous sommes à une heure de l'histoire du monde où les camps se tranchent : d'un côté ce qui est religieux et conservateur, de l'autre ce qui est impie et radical.

Eh bien, Messieurs, chez vous aussi, tranchez les camps. D'un côté les Israélites honnêtes et religieux, de l'autre ceux qui ne le sont plus !

Cela suffit-il ? Non.

Que les Israélites honnêtes expriment hautement leurs regrets sur tout ce qui s'est passé à Rome. Une Adresse de réparation qu'ils feraient parvenir à Pie IX serait un acte de justice non moins que de bonne politique. Qu'ils imposent silence aux mauvais journaux de MM. Arbib, Dina et Lévi. Et surtout, si des scènes révolutionnaires devaient encore se produire à Rome, qu'ils insistent auprès de leurs coreligionnaires, qu'ils emploient prières et menaces, tous les moyens pour que ceux-ci ne s'y mêlent plus. Il y a des heures dans les familles où il faut savoir forcer des frères égarés à être sages. Vous nous remercierez plus tard de vous avoir donné ce conseil.

Est-ce tout ? Non.

Il semble que le monde soit entré dans une phase solennelle où toute chose sera obligée de se définir, où rien d'intermédiaire ne sera plus accepté, et où les enquêtes se multiplieront pour qu'il y ait dans le genre humain la plus grande somme possible de lumières et de vérités. Eh bien, Messieurs, si le triomphe de l'Église arrive éblouissant, nous vous demandons de vous y mêler en le prenant comme point de départ d'une enquête parmi vous. Oui, provoquez alors une enquête pour savoir si, comme Israélites, vous avez la vérité religieuse tout entière.

Voilà notre conseil. Ce sont des cœurs dévoués qui vous le donnent. Permettez-leur de finir par la belle supplication de Moïse : « Ô Israël, je prends aujourd'hui à témoins le ciel et la terre que je t'ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie »

protesté ? En laissant faire, elle se montre intéressée au crime. On nous a résumé ainsi la triste situation de Rome. « Ce qui forme la populace, le bas peuple, parmi les israélites, est disposé à tous les coups de main. On compte actuellement dans les murs de Rome de huit à dix mille individus régulièrement payés par l'Internationale pour qu'ils se tiennent prêts à tout entreprendre aussitôt qu'un ordre leur est envoyé. Ils sont toujours prêts, la paie régulière les tient en laisse. Or, parmi ces huit ou dix mille individus figurent beaucoup de juifs, ceux qui forment la lie du Ghetto. Ceux-là allient au mépris de l'ordre social la haine du christianisme innée dans leur cœur. C'est tout ce qu'il y a de plus bas. Aussi les israélites honnêtes gémissent de leur présence et de leur solidarité ! »

Telle est, Messieurs, la situation vraie et lamentable que vos coreligionnaires ont contribué à faire à Rome, et en la faisant, ils ont compromis votre nom. Permettez-nous une comparaison, sévère peut-être, mais juste à leur endroit.

Ils se sont plaints longtemps que le quartier qu'ils habitaient était insalubre, malsain, trop à portée du Tibre, qui, dans ses invasions nombreuses au Ghetto, causait des dégâts considérables et laissait de la vase dans toutes les habitations.

Eh bien, Messieurs, il faut être juste ; vos coreligionnaires ont agi comme le fleuve. Quand l'usurpation piémontaise eut lâché les écluses, ils ont fait invasion dans Rome ; les dégâts sont nombreux, et la vase est partout.